

Z A M I R,

TRAGÉDIE

BOURGEOIS.

EN TROIS ACTES,

*En Vers dissyllabiques , & en Rimes
croisées & redoublées.*

P A R M. R * * * * *

Virtus experta florescit.

Le prix est de trente sols.



M. DCC. LXI.

L A M I R

T R A G E D I E

F O R T H E S C E N E

E N T R O U S A C T I S

E N N O I S S I M I L I T A R I A N

W R I T T E N B Y

J A M E S M I L L E R

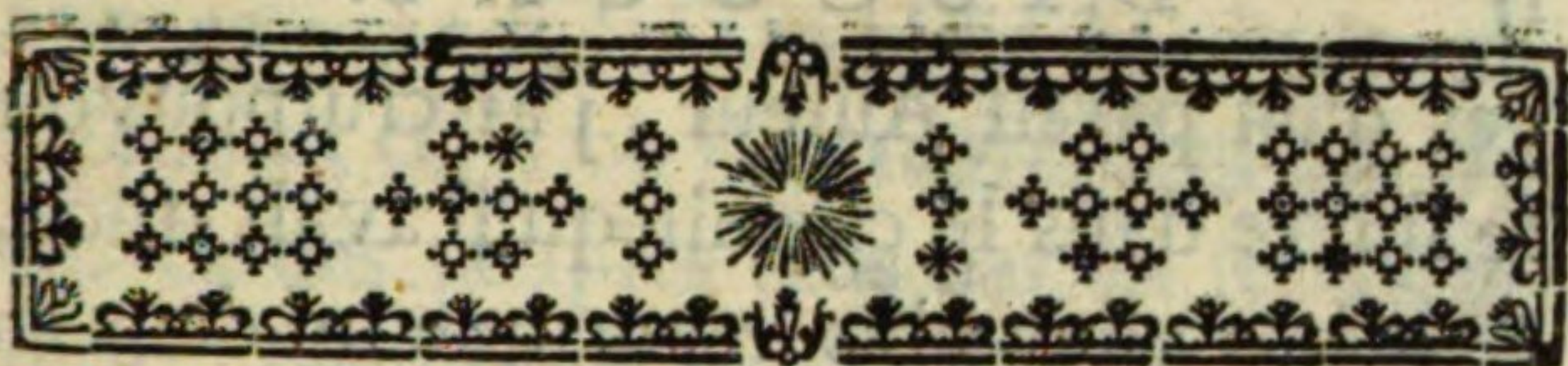
L O N D O N

P R I N T E D

B Y

J. H. B. & C.

M D C C L X I



DISCOURS

SUR LA

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

C'EST sans doute une nouveauté singulière qu'une Tragédie *Bourgeoise*. Il paraîtra plus singulier qu'elle ait été entreprise par un homme tel que moi. Avant de condamner ce nouveau genre de Tragédie, & l'Auteur qui a osé le premier en faire une : je prie mes Lecteurs étonnés, de faire attention aux observations qui suivent.

M. *Diderot*, dont tout le monde connaît le génie & les talens, est pour ainsi dire, l'inventeur de la Tragédie *Bourgeoise*. Dans un de ses entretiens sur *le Fils naturel*, il en a donné l'idée. Comme on ne peut guères s'égarer sur les tra-

ces d'un pareil Auteur, j'ai cru pouvoir le suivre dans le chemin qu'il avait tracé, & même aller plus avant que lui dans un systême qu'il avait débrouillé & éclairci.

Je distingue la Tragédie en trois especes, sans parler de la Tragédie *lirique*, que je laisse à part : la premiere est la Tragédie *héroïque, publique* ; la seconde est la Tragédie *héroïque, privée* ; & la troisieme sera la Tragédie *bourgeoise*.

La premiere espece doit son origine au génie grec, son progrès au génie anglais, & sa perfection au génie français. Chez les Grecs toutes les Tragédies étaient *héroïques*, parce qu'on y représentait des Héros, des Guerriers, des Vainqueurs, des Conquérans, des Rois & des Princes ; elles étaient presque toutes *publiques*, parce que l'intérêt général d'une nation & d'un peuple, en faisait ordinairement l'objet : pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir *Sophocle* & *Euripide*. Il y a beaucoup de cette sorte de Tragédie chez les Anglais, & il y en a fort peu en

France ; car si la Tragédie *héroïque*, *publique* est celle où l'on représente des Héros & des peuples unis par un même intérêt, ou divisés par un intérêt opposé, il faut convenir qu'hors les *Horaces*, la mort de *Pompée*, la *Thébaïde*, l'*Iphigénie* en Aulide, la mort de *César*, l'*Œdipe*, le *Brutus* & quelques autres, il y a fort peu de Tragédies héroïques & publiques au Théâtre français.

La deuxième espece de Tragédie, qui est la Tragédie *héroïque*, *privée*, doit son origine à la première : nos Auteurs anglais & français, convaincus que la Tragédie n'est que la représentation d'une action qui excite la terreur, la pitié, l'amour, la haine, la grandeur d'ame, la générosité, enfin les combats du cœur, ont cru qu'ils pouvaient faire des Tragédies *héroïques*, *privées*, c'est-à-dire, un poëme dont le sujet fût fondé sur une aventure domestique & particulière d'un Héros, d'un Roi, d'un Prince ; & en ce sens, le Théâtre français fourmille de

quantité de Tragédies héroïques & privées, témoins le *Cid*, le *Cinna*, la *Phèdre*, la *Bérénice*, la *Zaïre*, l'*Hérode*, l'*Atre*, le *Gustave*, & ensuite quantité de Romans qu'on a travestis en Tragédies.

La troisieme espece qui est la Tragédie *bourgeoise*, dérive des premieres; & s'il est permis de peindre des Héros dans leur domestique, pourquoi ferait-il défendu de représenter des *Bourgeois* à qui il arrive un événement tragique? Je n'en vois pas de raison valable. En effet, la Tragédie est le combat du cœur, est la représentation d'un fait intéressant & touchant, soit par la terreur, soit par la pitié, soit par l'amour, soit par la haine qu'il excite ou représente; or si ce combat peut être aussi commun aux *Bourgeois* qu'aux Princes, comme on ne le peut nier: il s'ensuit qu'on peut faire des Tragédies *bourgeoises*, & nous représenter des Particuliers sur un théâtre dans les mêmes attitudes, & dans les mêmes situations que les Héros. Mais en donnant l'idée de

DISCOURS.

cette dernière & nouvelle espèce de Tragédie , comme M. *Diderot* n'a tracé aucunes règles pour la rendre agréable , utile & intéressante ; je me propose de le faire suivant mes lumières.

Qu'on supprime les faits généraux de gloire , de grandeur , de conquêtes , de dignités , &c. Le reste est commun à tous les hommes ; ainsi , quoique la Tragédie *bourgeoise* ne doive & ne puisse avoir l'appareil imposant d'une Tragédie héroïque , publique & même privée , le feu de l'action qui en fera l'objet la rendra touchante & la soutiendra comme les autres Tragédies. C'est même une raison de plus pour engager le Poëte à ne point se relâcher , & au contraire à se soutenir par un vol rapide & égal , tout le long de son poëme.

Une seconde observation est , que si la Tragédie *bourgeoise* exclut les Héros & les Rois , elle n'admet pas non plus les artisans & la lie du peuple , qui ne sent ni ne connaît généralement rien. Il faut

choisir des *Bourgeois*, ce mot suffit, il s'entend & comprend toutes personnes du moyen ordre dans la société pleine d'éducation, d'éruditions & de sentimens; on peut y faire entrer par la même raison des Gens de condition, des Nobles; mais non des Princes, ni des Gens en place éminente; & il me semble que de tels interlocuteurs, s'ils n'ont rien d'impofant, n'ont rien non plus de ridicule, ni au-dessous de la dignité théâtrale tragique. Voilà au fond ce que c'est qu'une Tragédie *bourgeoise*; c'est la représentation d'une action tragique & touchante, entre personnes du moyen ordre dans la société, ce qu'on nomme autrement *bons Bourgeois, notables Bourgeois*. Quant à la forme de cette espece de Tragédie: voici ce que je crois devoir observer.

En premier lieu, il me semble que l'action qui fait le fondement de la tragédie *bourgeoise* doit être *courte, claire & touchante*. J'explique ces trois qualités: l'action doit être *courte*, parce que comme

la Tragédie *bourgeoise* manque d'appareil & de dignité, il faut que le Poëte prenne plus garde à se soutenir, ce qu'il ne pourrait faire également en faisant long-tems parler des *Bourgeois*. Une autre raison, c'est qu'une action *bourgeoise*, telle tragique qu'elle soit, ne doit pas être de longue durée suivant les regles de la vraisemblance, car c'est surtout dans cette espece de Tragédie qu'il faut s'attacher scrupuleusement au naturel & au vraisemblable. Par ces raisons, pour mieux se soutenir & ennuyer moins, il me semble que l'action de la Tragédie *bourgeoise* doit être courte, & ne pas passer trois actes; mais elle ne peut moins en avoir, parce qu'alors l'esprit des Spectateurs, faute d'être long-tems suspendu, ne pourrait s'intéresser à l'action, & enfin parce que dans la Tragédie *bourgeoise* il faut un commencement, un milieu & une fin d'une étendue suffisante.

L'action doit être *claire*; j'entends une & dégagée de toute autre action connexe

ou incidente assez communes dans les autres Tragédies. Il ne faut qu'un fait, qu'une entreprise avec ce qui en naît naturellement. Le premier acte les exposera, le second les mêlera, le troisieme les dénouera.

Enfin, l'action de la Tragédie *bourgeoise* doit être *touchante*, & j'entends par-là tragique; enforte qu'elle entraîne après soi tous les effets de la Tragédie héroïque; car si l'action de la Tragédie *bourgeoise* ne les produisait pas, elle tiendrait du comique, & elle cesserait d'être Tragédie.

En second lieu, quant aux personnages, ils doivent être, à mon avis, *rare*s, *utiles* & *séans*. Je m'explique: ils doivent être *rare*s, c'est-à-dire, en petit nombre, le domestique d'un Bourgeois est communément peu nombreux, & c'est en quoi la Tragédie *bourgeoise* doit différer de la Tragédie héroïque, qui entraîne toujours quantité d'Acteurs & de suite, d'ailleurs un seul fait privé, & Bourgeois
n'a

n'a guères de relation avec beaucoup de personnes, ainsi peu d'Acteurs.

Il y a plus : il faut qu'ils soient tous *utiles*, enforte que sans l'un d'eux l'action ne pût arriver au point de perfection désiré & qu'on doit attendre. C'est pourquoi point de *Confidens*, point de *Suivantes*, qui sont en général de purs remplissages, & qui le seraient principalement dans une action entre Bourgeois, qui rarement se familiarisent avec leurs gens ; car il faut toujours garder la vraisemblance.

En un mot, comme je l'ai dit ci-dessus, il faut que les Acteurs soient *séans*, c'est-à-dire, honnêtes, respectables, intéressans, bons Bourgeois enfin. Si le Poëte veut faire entrer dans son poëme un valet, ou une fille de chambre, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera ; car la Tragédie bourgeoise exclud les *Arcas* & les *Elvires*, & ne peut souffrir les *Crispins* & les *Lisettes*. Il faut chercher & trouver un juste milieu entre ces deux espe-

ces de domestiques , mais s'en servir toujours le moins qu'il sera possible.

Je passe , en troisieme lieu , au style de la Tragédie bourgeoise. D'abord il faudra la versifier ; car quoiqu'en ait dit M. *de la Mothe-Houdart* , toute Tragédie , à mon avis , doit être en vers & non en prose. Le vers donne un corps aux pensées , les fait briller , les soutient & souvent en fait trouver où il n'y en a pas ; au lieu que la prose , que je passe au comique , ne peut jamais produire ces effets , telle choisie qu'elle puisse être.

Mais quand je dis que la Tragédie bourgeoise doit être en vers , je n'entends pas par-là qu'on doive faire parler un *Oronte* comme un *Agamemnon* , un homme privé comme un Héros. La poésie féconde en productions , nous a fourni de quoi distinguer le langage des uns d'avec celui des autres. Le vers *alexandrin* convient à l'*Epopée* , à la poésie *héroïque* , il est l'ornement de la Tragédie *héroïque* , *publique* & *privée* , il est toujours placé dans la

bouche des *Dieux* & des *Héros* ; mais il ne conviendrait pas dans celle d'un *Bourgeois* qui doit parler plus uniement.

Il me semble que le vers *dissyllabique* est le seul propre à la Tragédie bourgeoise. Il est noble sans être pompeux ; il est doux sans être fade. Quel effet ne produit-il pas dans l'*Enfant prodigue* & dans *Nanine* ? Mais en l'employant , j'ai encore une modification à proposer , la voici : si la Tragédie *bourgeoise* était en vers de dix syllabes & en rimes suivies & uniformes ; la versification en paraîtrait trop guindée , attendu la brièveté du vers & la proximité des rimes ; & alors les Bourgeois , quoique parlant en vers de dix syllabes , n'auraient plus ce langage uni & aisé qu'ils doivent avoir.

Pour éviter cet inconvénient : je pense qu'il serait mieux de *croiser* les vers & les rimes avec liberté , & de les *redoubler* à choix quand , dans une tirade , l'occasion s'en présente ; alors la versification sans être *prosaïque* , aura moins l'air & le son

des vers ; elle ressemblera plutôt à une prose poétique , élégante & choisie. Cette hardiesse , qu'on n'a point passée dans *Tancrede* , fera excusable dans la Tragédie *bourgeoise* par une raison palpable & sensible : c'est que dans une Tragédie héroïque les vers devant être de douze syllabes , ils sont assez longs pour soutenir la proximité des rimes , qui fait leur ornement & leur majesté , au lieu que dans une Tragédie *bourgeoise* dont les vers feraient de dix syllabes , il est presque indispensable de croiser les rimes & de les éloigner les unes des autres , attendu la brièveté du vers qui rendrait la diction guindée.

Telles sont les regles que m'a fait imaginer la proposition d'une Tragédie *bourgeoise* de M. Diderot. Je souhaite qu'on les trouve justes , & qu'elles produisent un bon effet. J'ai tâché de les rassembler dans *Zamir* , afin de donner à la fois le précepte & l'exemple , si toutes fois le zele pouvait m'en rendre capable. On y verra

une action *simple*, mais *intéressante*; des personnages *bourgeois*, mais *honnêtes*: quatre *Acteurs*, tous *utiles*; le style n'en est pas *sublime*, mais *simple & convenable*; les vers sont *dissyllabiques*, & les rimes *croisées & redoublées* de distances en distances, avec méthode; enfin j'ai tâché d'exécuter les regles que je viens de tracer. Si l'on est pas content de mon ouvrage, peut-être le fera-t-on de mon intention: j'ai eu pour objet les effets qui suivent, & qui doivent nécessairement résulter de cette espece de Tragédie.

En premier lieu, la morale de la Tragédie *bourgeoise* fera plus d'impression aux Spectateurs qui se reconnaîtront plus facilement dans les Acteurs d'une telle piece; au lieu que dans la Tragédie *héroïque* & souvent *fabuleuse*, où l'on ne parle que pour les Grands & pour un peuple en général, le Spectateur ne pouvant se reconnaître dans les Héros qu'on représente, ne prend jamais pour lui la morale théâtrale, & se l'applique rarement. En pré-

sentant donc au Spectateur ses semblables , des gens de son état , qui ont les mêmes devoirs à remplir , enfin des *Bourgeois* comme lui , il se reconnaitra aisément en eux , il sentira que c'est pour lui & pour son instruction que la piece a été faite , & en ce cas il pourra , quoiqu'en s'amusant au spectacle , en retirer tout le fruit qu'on suppose que la Tragédie produit. Si nos Corneilles , nos Racines , nos Voltaire & nos Crébillons avaient traité ce genre , peut-être le général des hommes aurait-il une façon de penser & d'agir toute différente.

En second lieu , comme tout le monde se mêle aujourd'hui de jouer la Tragédie sur des théâtres bourgeois , ce qui se fait généralement mal , attendu le défaut de *théâtres* , d'*Acteurs* & de *mémoire* chez la plupart de ceux qui s'en mêlent ; il me semble que le public réussirait mieux à jouer une tragédie *bourgeoise* , parce qu'il ne faut pas un grand théâtre pour représenter un salon bourgeois & pour

contenir quatre ou cinq personnages. D'ailleurs le peu d'Acteurs qu'il y a dans une Tragédie *bourgeoise* peut-être mieux choisi, & s'accorder plus facilement qu'un nombre plus considérable. Il y a plus : le style étant plus simple que celui de la Tragédie héroïque, les caractères moins grands & moins élevés ; la pièce étant enfin moins longue de moitié que les autres, chacun pourra, non seulement mieux retenir son rôle, mais encore le jouer plus exactement ; on sent qu'en pareil cas les Acteurs n'auront pas, pour ainsi dire, la peine de se contrefaire, & qu'ils pourront par conséquent jouer naturellement.

J'ai quelquefois vu représenter des Tragédies héroïques sur les théâtres bourgeois du Temple, du fauxbourg saint Honoré, de la rue de Taranne, chez Devillers & Mademoiselle Astraudie, & à l'Estrapade, par des personnes intelligentes ; mais le succès n'a jamais été brillant faute d'*emplacement*, d'*Acteurs* & de *mémoire*. Je crois que si sur ces pe-

tits théâtres ils avaient joué Zamir, ils auraient mieux réussi par les raisons que j'ai déduites plus haut.

Tels sont les avantages qu'on peut retirer de la Tragédie *bourgeoise* ; elle peut être à la fois utile *par la morale qu'elle doit renfermer*, & qu'on ne peut s'empêcher de s'appliquer, & agréable par la perfection des plaisirs que son aisance à être jouée peut procurer aux personnes qui aiment à jouer la Tragédie ; sans parler du plaisir général qui résulte du jeu d'une Tragédie bonne, simple & intéressante.



ZAMIR ;

Z A M I R,

TRAGÉDIE

B O U R G E O I S E.

A C T E U R S.

H O R M É S , *Citoyen d'Andrinople.*

O L Y M P E , *Fille d'Hormés.*

Z A M I R , *Esclave d'Hormés.*

F I R M I N , *Français.*

La Scène est à Andrinople dans un appartement du Serail d'Hormés, qui représente un salon richement meublé, & dans lequel sont à droite & à gauche des sofas à la Turquie.



Z A M I R,
TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
OLYMPE, ZAMIR.

Z A M I R.



U I, belle Olympe, il faut vous
l'avouer,

Je suis rêveur, triste, mélanco-
lique,

Plaignez mon sort, sans plus m'interroger,
Vous frémirez, si jamais je m'explique.

OLYMPE.

Parlez, Zamir, de grace expliquez-vous ;
Prenez pitié de mon ame attendrie ;

A ij

Z A M I R ,

N'accablez plus Olympe qui vous prie,
Obéissez ou craignez son courroux.

Z A M I R.

Vous le voulez ?

O L Y M P E.

Hélas ! je le desire.

Z A M I R.

Si vous sçaviez ce que je vais vous dire . . .

O L Y M P E.

Je ne crains rien : que votre seul malheur :
Parlez.

Z A M I R.

Eh bien , connaissez donc mon cœur.
Je risque tout afin de vous complaire ;
Je suis esclave, & vous sçavez mon sort :
Mais j'aime mieux souffrir pour vous la mort,
Que m'attirer votre juste colere.
Triste jouet d'un destin rigoureux ,
Par lui livré dans les mains d'un Corfaire ,
Je maudissais la nature & les cieux :
Dans le malheur on croit pouvoir le faire.
A votre pere heureusement vendu ,
J'ai recouvré ce que j'avais perdu.
Par ma conduite & mon obéissance ,
J'ai mérité ses faveurs , ses bienfaits ;

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 5

Quoique Chrétien , quoiqu'esclave & Français ,

J'ai sçu gagner son cœur , sa confiance.

Depuis quatre ans que je lui suis soumis ,

Toujours mon sort le touche & l'intéresse :

Vous connaissez l'excès de sa tendresse ,

On en a moins pour un précieux fils ;

Elle est sincère , elle éclate sans cesse ,

Elle m'élève au rang de ses amis.

Que vous dirai-je ? en ce climat sauvage ,

Chez des mortels ombrageux & jaloux ,

Le sage Hormés , contre l'austère usage ,

Me prévenant sur tout ce qui m'est doux :

De vous parler m'accorde l'avantage.

Tant de bienfaits exigent du retour.

Pour être ingrat , il faut bien moins d'un jour ;

Un seul instant , une simple pensée ,

Un fol espoir , un desir naturel ,

Rendent souvent le cœur bien criminel ,

L'esprit méchant & l'ame déplacée.

Je crains ce sort , & pour ne point trahir

Mon Bienfaiteur , mon Patron & mon Maître.

Le seul parti qui me reste à choisir :

C'est de le fuir pour n'être pas un traître ,

C'est de quitter ces lieux où je puis l'être.

O L Y M P E.

Nous fuir , ô ciel ! que dites-vous , Zamir !

Serait-il vrai ? Non , je ne peux vous croire.
Qu'avons-nous fait ? Quelle est votre fureur ?

Z A M I R .

Si vous saviez les crimes de mon cœur ,
Vous jugeriez qu'il y va de ma gloire.

O L Y M P E .

Comment ?

Z A M I R .

Sçachez l'action la plus noire ;
Et pour me plaindre apprenez mon malheur :
J'aime un objet plein d'esprit, plein de char-
mes ,

C'est le seul bien dont mon cœur soit jaloux ;
A mes transports , à mes vives alarmes ,
Reconnaissez , Olympe , que c'est vous.

O L Y M P E .

Quoi ! vous m'aimez ?

Z A M I R .

C'est peu , je vous adore ;
Depuis trois ans cette ardeur me dévore :
Mes entretiens, mes respects, mes desirs ,
Mes soins, mes yeux, mon zele, mes soupirs ,
Tout vous l'a dit, tout vous l'annonce encore.
Vous rougissez... Vous détournez les yeux...
Avec raison l'aveu doit vous déplaire ;
Punissez-moi, je suis un téméraire ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 7

D'avoir osé vous déclarer mes feux ;
C'est un affront sanglant , injurieux ,
Digne de mort , non de votre colere.

O L Y M P E , *tombant sur un sofa.*

Zamir... hélas !

Z A M I R.

Avant son châtiment ,
Daignez du moins regarder votre amant.

O L Y M P E.

Quoi ! Zamir m'aime , & Zamir m'abandonne !

Z A M I R.

C'est malgré moi , j'en suis au désespoir ;
Je périrai du coup qui vous étonne :
La mort me suit sur les pas du devoir.
Ciel ! vous pleurez... Ah ! Reine de mon ame ,
C'est trop flatter mon criminel amour ;
Loin d'approuver son insolente flamme ,
Daignez m'aider à l'éteindre en ce jour.

O L Y M P E.

Que me dis-tu , Zamir , quelle injustice !
Osés-tu bien m'imposer cette loi ?

Z A M I R.

La probité , l'honneur , la bonne foi ,
Tout nous enjoint ce noble sacrifice.

Considérez notre inégalité ;
Songez à vous , songez à votre pere :
Ciel ! s'il sçavait qu'un Chrétien détesté,
Qu'un vil captif, qu'il traite avec bonté,
Fût assez lâche , insolent, téméraire ,
Pour abuser de sa facilité.
Vous m'entendez... c'est un juge sévere...
Et je frémis de ma témérité.

Il sort.



SCENE

S C E N E I I.

OLYMPE, *étendue sur un sofa.*

U N même instant fait ma joie & ma peine,
Zamir m'apprend qu'il m'aime & qu'il me
fuit ;

Son tendre amour me flatte & me séduit,
Sa fuite rend mon espérance vaine.

Un même instant fait ma joie & ma peine:
Zamir m'apprend qu'il m'aime & qu'il me
fuit.

Mon cher Zamir, unique objet que j'aime,
Si tu lisais dans le fond de mon cœur,
Si tu sçavais l'excès de son ardeur,
Combien pour toi sa tendresse est extrême;
Que dans toi seul je mets mon bien suprême;
Tu resterais pour calmer ma douleur.

Qu'il est charmant! qu'il est sensible & tendre!
Que sa vertu, ses mœurs, ses sentimens,
A ses beautés ajoutent d'agréments!

Je l'idolâtre & ne peux m'en défendre.
Sexe français, dont les amants sont tels;
Ton sort heureux est bien digne d'envie!
Attache toi ces aimables mortels,
Ils font par-tout le charme de la vie.

B

Pourquoi Zamir n'est-il pas mon époux ?
Ne puis-je hélas ! l'obtenir de mon pere ?
Si j'osais... Non , Hormés est trop sévère ;
D'ailleurs Zamir veut s'éloigner de nous.
Zamir , ah Dieu ! j'eusse été trop heureuse !
Faut-il l'aimer sans espoir d'en jouir ?
Oui , je le dois , ma flamme est vertueuse ;
Je l'aimerai jusqu'au dernier soupir.
Un même instant fait ma joie & ma peine :
Zamir m'apprend qu'il m'aime & qu'il me
fuit ;
Son tendre amour me flatte & me séduit ,
Sa fuite rend mon espérance vaine ;
Un même instant fait ma joie & ma peine :
Zamir m'apprend qu'il m'aime & qu'il me
fuit.



SCENE III.

HORMÉS, OLYMPE.

H O R M É S.

EN quel état te trouvé-je, ma fille ?
D'où vient ces pleurs, cette agitation,
Ces longs soupirs, cette confusion,
Ce feu brûlant dont ton visage brille ?
Tu ne dis rien... tu me parles des yeux...
Pourquoi te vois-je en ce désordre affreux ?

O L Y M P E.

Mon pere !

H O R M É S.

Eh bien ?

O L Y M P E.

Je suis désespérée !

H O R M É S.

Pour quel sujet ? parle moi sans détour.
Par tes douleurs mon ame est déchirée.

O L Y M P E.

Je souffre aussi.

H O R M É S.

Quel est ton mal ?

B ij

L'amour.

H O R M E S .

Ma fille... hélas ! ce mal est de ton âge.
Connais ton pere , il n'est pas assez dur,
Assez injuste , assez tigre ou sauvage :
Pour te blâmer d'un penchant noble & pur.
Quoiqu'il en soit , le cœur souvent s'égare ,
De ses devoirs l'homme le mieux instruit ,
Par l'apparence est quelquefois séduit :
Dans les amans la prudence est bien rare ;
On ne sçait pas où le plaisir conduit ,
L'aveuglement l'accompagne ou le suit ;
Combien de maux , ma fille , on se prépare ,
Quand par un choix détestable ou bizarre ,
Le vrai bonheur que la vertu produit ,
De notre cœur s'envole & se sépare ;
Quand le remord l'altère ou le détruit !
De tous nos cœurs l'Amour est le vrai maître ,
Ma chere Olympe , il fut jadis le mien ;
Avec plaisir j'apprends qu'il est le tien :
Mais dans ton sein quel objet l'a fait naître ?
Parle : est-il digne & d'Hormés & de toi ?
Mérite-t-il de devenir mon gendre ?
Oui , je m'en flatte ; oui , j'ai tout lieu d'at-
tendre ,
Qu'Olympe a fait un choix digne de moi.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 13

O L Y M P E.

N'en doutez pas , cher Auteur de ma vie,
Vous l'apprendrez sans chagrin, sans cour-
roux :

Le tendre amant dont mon ame est ravie,
Est vraiment digne & d'Olympe & de vous.
Je dirai plus : ce mortel adorable,
Jeune , poli , modeste , vertueux ,
A sçu toucher votre cœur pitoyable ;
Il est l'objet de vos soins généreux.
Il vous est cher presque autant qu'à moi-même.
Vous permettez qu'il m'ose entretenir ;
Depuis long-tems il m'adore , je l'aime ;
Si de vos mains je pouvais l'obtenir ,
Oui , j'en ferais mon idole suprême ;
Sachez son nom : c'est... je n'ose...

H O R M E' S.

[Zamir ?

O L Y M P E.

Vous l'avez dit !

H O R M E' S.

Ma joie en est extrême ,
Tu ne pouvais , ma fille , mieux choisir.
Ton cœur prévient la volonté d'un pere ;
Seche tes pleurs.

O L Y M P E.

J'embrasse vos genoux.

J'aime Zamir , sa vertu ma sçu plaire ,
Dès aujourd'hui j'en ferai ton époux.

O L Y M P E.

Je suis bien loin d'avoir un fort si doux !
A notre hymen Zamir veut se soustraire ;
Son tendre amour craignant votre colere ,
Le détermine à s'éloigner de nous.

H O R M E' S.

Il a grand tort de me fermer son ame !
Sa défiance outrage mes bienfaits.
Zamir n'est point un coupable , un infâme ;
Il est d'un sang noble chez les Français ,
Il est sensible au bien que je lui fais ,
Et je m'honore en couronnant sa flamme.

O L Y M P E.

Mais s'il nous quitte !

H O R M E' S.

Eh ! n'appréhendez rien ,
Il ne le peut , il est en ma puissance ;
Si ma faveur fait son unique bien ,
Je puis d'un mot punir sa résistance.
Si son amour répond vraiment au tien ,
Crois-tu qu'il puisse endurer ton absence ?
Peut-il d'ailleurs payer sa délivrance ?
Dans Andrinople est-il un citoyen ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 15

Qui s'intéresse assez à ce Chrétien,
Pour se prêter à son indépendance ?
Va fois tranquille.

O L Y M P E.

Il paraît, il s'avance.

H O R M E' S.

Tant mieux : fors vite. Après notre entre-
tien,
J'irai te voir ; mais vis dans l'espérance.

O L Y M P E.

Dans vos bontés je mets ma confiance ;
J'espere en vous, vous êtes mon soutien.

Elle sort.



S C E N E I V.

H O R M É S , Z A M I R.

H O R M É S.

ZAMIR, approche & parle avec franchise :
Est-il bien vrai qu'ingrate à mes bienfaits,
Ton ame altiere & malgré foi soumise,
Ait résolu de me fuir pour jamais ?

Z A M I R.

Il est trop vrai, le devoir me l'ordonne :
Je suis contraint à quitter ce climat.
Faut-il qu'Hormés m'accuse & me soup-
çonne !
Quand je le fais pour n'être pas ingrat.

H O R M É S.

Tu me fuir donc ?

Z A M I R.

C'est malgré moi, mon pere.

H O R M É S.

Mais cette fuite est-elle en ton pouvoir ?
Tu m'appartiens & tu devrais savoir ,
Qu'au joug d'un maître on ne peut se souf-
traire.

ZAMIR.

Z A M I R.

Je le sçai bien : aussi je ne suis pas,
 Comme un captif qui veut tromper son
 Maître ;
 Mon cœur déteste un sentiment si bas,
 Daignez m'entendre & vous l'allez connaître:
 Parmi vos dons, vos présens, vos bienfaits,
 Il en est un qui seconde ma fuite:
 Rappeliez-vous ce Firmin, ce Français
 Qui sur les mers fut esclave à ma suite:
 A ma priere il eut sa liberté ;
 Comme en ces lieux on la vend, on l'achette,
 Firmin sorti de la captivité,
 Quittant ces bords que mon ame regrette,
 Me fit serment par sa fidélité,
 De m'apporter une rançon complete.
 Depuis trois ans qu'il était à Paris,
 Ne recevant ni rançon, ni nouvelle,
 Je l'accusais déjà d'être infidelle ;
 Mais j'avais tort : il vient dans ce pays.
 Firmin revient pour me tenir parole,
 Me rendre libre & remplir ses sermens ;
 Si le Français est léger & frivole :
 Non, ce n'est point dans ses engagements.
 Vous le verrez & j'ose me promettre...

H O R M E' S.

Firmin revient ! qui te l'a dit ?

C

Sa lettre.

Tenez, lisez cet écrit trop certain ,
Depuis un mois je le garde en mon sein.

H O R M E' S *ayant lû.*

Le fait est vrai , je le crois , je l'admire.
Si tu me fuis j'en suis fâché pour toi ,
Car je t'aimais , & puisqu'il faut tout dire :
J'avais dessein de t'attacher à moi.
Oui , tu faisais l'espoir de ma famille ,
Je te gardais le sort le plus heureux ;
Avec mes biens j'allais t'offrir ma fille...
N'y pensons plus : pars puisque tu le veux.

Z A M I R .

Ciel! ...

H O R M E' S .

Tu pâlis , tu restes immobile ?
Ton cœur blessé pousse de longs soupirs ,
Il sent sa faute & dans ses déplaisirs ,
Il compte encor sur ma bonté facile.
Il a raison : je veux te pardonner ,
Vien embrasser , Zamir , un pere tendre.
Au désespoir pourquoi t'abandonner ?
A mes bontés il faut toujours t'attendre.
J'ai sçu tes feux , loin de les condamner ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 19

Quand tu voudras je te ferai mon gendre.
Faut-il qu'ainsi, sans s'ouvrir, sans s'en-
tendre,
Le genre humain cherche à se chagriner !

Z A M I R.

Mon pere, hélas ! quelle reconnaissance
Egalera vos bienfaits rassemblés ?
Après ma faute, après mon imprudence,
Puis-je penser que vous les redoublés ?

H O R M E S.

Oui, cher Zamir, mon amour te fait grace,
Ton repentir défarme mon courroux :
Vien dans mon cœur, vien reprendre ta
place ;
Reste en ces lieux & demeure avec nous :
Reste, devien l'appui de ma vieillesse,
L'époux chéri d'un objet plein d'appas ;
Accepte un bien offert par ma tendresse,
Et que l'amour termine nos débats.

Z A M I R.

Je vous quittais, ô ciel ! qu'allais-je faire ?
Pardonnez-moi : je mourrai dans vos fers ;
Ils sont si doux que Zamir les préfère,
Au plus haut rang des Rois de l'Univers.

C ij

Encore un mot : pour épouser ma fille ,
Il faut , Zamir , à ta loi renoncer ,
Voir les clartés dont notre Alcoran brille ,
Chérir mon culte & soudain l'embrasser ;
Jamais Chrétien n'entra dans ma famille.
Tu ne dis rien ?... Je te laisse y penser.

Il sort.



SCENE V.

ZAMIR.

DE mes devoirs malheureuse victime,
De quel écueils marché-je environné ?
De tous côtés le malheur & le crime,
Cherchent mon cœur au trouble abandonné.
Ce que l'amour me conseille & m'inspire,
Est condamné par la religion ;
Ce que sa loi prescrit à ma raison ,
Blesse en mon cœur l'amour dont il soupire.
Je perds Olympe en demeurant Chrétien ,
Pour l'épouser il faut cesser de l'être :
Suivant l'Amour, je suis parjure & traître,
Suivant ma loi, je perds le plus doux bien.
Le crime affreux que l'amour me propose,
Serait suivi du sort le plus heureux ;
Et la vertu que le devoir m'impose ,
Sera funeste à mon cœur amoureux.
Faut-il , hélas ! que l'ennemi du vice,
M'ordonne ainsi le plus grand des forfaits !
Cruel Hormés , qui cause mon supplice ,
Que tu vends cher tes dons & tes bienfaits !
Pour m'accabler tu cesses d'être juste ;
Peux-tu changer ? ciel ! où me réduis-tu ?

Si tu le veux, quitte ce titre auguste,
 Mais laisse-moi conserver ma vertu.
 J'adore Olympe, & la loi de mes peres;
 Je voudrais bien pouvoir les accorder;
 Comment choisir? comment me décider?
 Quand toutes deux elles me sont si cheres?
 De quels écueils marché-je environné,
 De mes devoirs malheureuse victime?
 De tous côtés le malheur & le crime,
 Cherchent mon cœur au trouble abandonné.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A M I R, F I R M I N.

Z A M I R.

M O N cher Firmin, ami tendre & fidèle,
Dont le secours m'arrache de ces lieux,
Que ton retour est propice à mes vœux !
Non je ne puis payer assez ton zele.
Sois désormais mon frere, oui je le veux :
Car je te dois ma fortune nouvelle,
Qu'une amitié permanente, éternelle,
Joigne à jamais des cœurs si généreux.

F I R M I N.

Oubliez-vous que vous êtes mon Maître ?
Qu'à vous servir le sort m'a destiné ?

Z A M I R.

Il est injuste : & s'il t'a condamné,
Mes soins sur lui l'emporteront peut-être.
Dis-moi, Firmin, tout ce qui s'est passé,
Depuis qu'ici je vis dans l'esclavage ?
As-tu trouvé mon pere plus cassé ?
Dele revoir aurai-je l'avantage ?

Verrai-je aussi deux freres , une sœur ,
Qui de tout tems furent chers à mon cœur ?

F I R M I N.

Rien n'est plus juste, il faut vous satisfaire :
Mais votre cœur est-il bien préparé ?

Z A M I R.

Va , je t'entends , oui tout est déclaré :
Je sens , Firmin , que j'ai perdu mon pere.

F I R M I N.

Il est trop vrai.

Z A M I R.

Malheureux que je suis !
Mon pere est mort ! ô perte irréparable !
Pleurons , ami , ce veillard vénérable ,
Dans mon malheur c'est tout ce que je puis.

F I R M I N.

Je l'ai pleuré , mon ame le regrette.

Z A M I R.

Qu'il était bon , tendre , sensible , humain !
Quelle est sa mort ? apprend moi tout , Fir-
min ,
Contente au moins ma douleur inquiète ?

F I R M I N.

Lorsqu'arrivé de ces lieux dans Paris ,

Je

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 25

Je lui portai vos respects , vos hommages ,
De mon retour trop justement surpris ,
Il vous crut mort sur ces lointains rivages.
Il fut frappé de ce premier revers ;
Il en revint voyant votre écriture ;
Mais ayant lû que vous étiez aux fers ,
Abandonné presque de l'Univers :
Son cœur pour vous plein d'une amitié pure ,
Sensible aux cris du sang , de la nature ,
Ne put porter des intérêts si chers ;
Inconsolable après cette lecture ,
Il soupira , plaignit votre aventure ,
Mourut enfin dans des penfers divers...
Ma main tremblante a fermé sa paupiere ,
Je l'ai conduit jusques au monument...

Z A M I R.

Ciel ! mon malheur a fait mourir mon père :
Et ma douleur me soutient un moment !

F I R M I N.

Pour abréger votre indigne esclavage ,
J'ai réuni vos freres , votre sœur :
Ils ont tous trois sans débats , sans chaleur ,
Des biens communs arrêté le partage.
De ces grands biens justement éblouis ,
A l'équité je les ai vu se rendre ,
Et pour le quart que vous pouviez prétendre ,

D

Ils m'ont donné douze mille louis.
Je les apporte : ils sont dans le navire ,
Qui dans ce port soudain vient d'aborder ;
C'est maintenant à vous de décider ,
Le grand départ où votre cœur aspire.

Z A M I R.

Moi ! que j'aspire à sortir de ces lieux ?
A retourner au sein de ma patrie ,
Où j'ai perdu la moitié de ma vie :
Un pere tendre , aimable & vertueux ?
Non , non , Firmin , ce n'est pas mon envie ,
Mon pere est mort : tout m'y ferait affreux.

F I R M I N.

Quoi ! pour jamais vous oubliez la France ?
Que dites-vous ? quel est votre dessein ?
Ailleurs , Zamir , quelle est votre espérance ?
Où voulez-vous fixer votre destin ?
Est-ce en ces lieux où vous êtes esclave ,
D'où votre cœur aspirait à sortir ?
Qui chez Hormés pourrait vous retenir ?
Il vous maltraite , il vous gêne , il vous brave...

Z A M I R.

Non , fors d'erreur & parle mieux de lui ;
Tu ne fais pas à qui tu fais injure :
Tout en ces lieux jusques à ma parure ,
Fait assez voir qu'Hormés est mon appui.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 27

Depuis trois ans il n'est plus si sévère :
Je suis l'objet de son affection ;
J'ai le plaisir, la consolation,
Dans mon malheur d'avoir toujours un pere.
Son amitié m'offre le doux bien,
Il voit en moi l'appui de sa famille,
Son tendre espoir, son unique soutien :
Quand je voudrai j'épouserai sa fille.

F I R M I N.

Serait-il vrai ?

Z A M I R.

Je ne te trompe pas.

F I R M I N.

Que ferez-vous ?

Z A M I R.

Cher ami, je l'ignore.

Olympe m'aime & mon ame l'adore,
Mon cœur est plein de ses touchants appas ;
Un mot de moi peut la mettre en mes bras,
Je le desire, & je balance encore.

F I R M I N.

Dans votre hymen qui peut vous arrêter ?

Z A M I R.

Un préjugé qu'il ne faut pas détruire.

Dij

Z A M I R,

F I R M I N.

Si vous m'aimez, vous devez m'en instruire,
L'avis d'un tiers n'est pas à rejeter.

Z A M I R.

Il ne pourrait me servir ni me nuire :
Dans mon dessein je prétends persister.

F I R M I N.

Et quel est-il ?

Z A M I R.

De quitter ma maîtresse ;
De l'adorer jusqu'au dernier moment ;
De la pleurer, de t'en parler sans cesse,
Et de mourir son plus fidele Amant.

F I R M I N.

Eh ! qui vous porte à cet éloignement ?

Z A M I R.

Apprend-le donc & connais ma faiblesse ;
Pour épouser l'objet de ma tendresse,
Il me faudrait embrasser l'Alcoran,
Quitter la loi que tout Chrétien confesse,
Et devenir un lâche Musulman,
Je ne le puis : & c'est ce qu'il faut faire ;
Hormés le veut.

F I R M I N.

Pourquoi désobéir ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 29

Tout vous soumet cette terre étrangere ;
Que craignez-vous ? & qui peut vous trahir ?

Z A M I R.

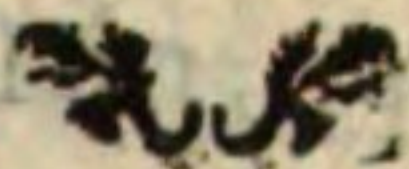
Ce que je crains ? ce ne sont pas les hommes ;

Leur jugement ne rend point malheureux :
C'est le remord qui sans cesse, en tous lieux,
Ronge les cœurs de tous tant que nous sommes.

On peut cacher ses crimes, ses desseins :
Mais on ne peut les céler à soi-même ;
Reconnais-là la vengeance suprême,
Je la crains seule & non pas les Humains.
Soit préjugé de nation, d'enfance,
Soit vain effroi, soit orgueil, point d'honneur :

Je ne veux pas agir contre mon cœur,
N'y m'égarer contre ma conscience.
Va donc au port, & revien m'apporter,
Cette rançon qu'il faut que je propose ;
Je hais la Loi que le devoir m'impose,
Mais elle est juste, il faut l'exécuter.

Quevois-je ? Olympe ici vient me surprendre !
Que lui dirai-je ? & comment me défendre ?
Ciel !...



S C E N E I I.

OLYMPE, ZAMIR.

O L Y M P E.

C HER Zamir , je puis en liberté ,
T'ouvrir mon cœur , te déployer mon ame ,
Mon pere approuve & tes feux & ma flamme ,
Il va sceller notre félicité.
Reçois ma foi , mon amour , ma tendresse ,
Mon cœur , mes vœux , mes sermens , mes
desirs ;

Cet heureux jour met fin à nos soupirs ,
Fait à nos pleurs succéder l'allégresse.
Sois mon Amant , mon Maître , mon Epoux ,
Regne à jamais sur l'objet qui t'adore ;
Que sous tes loix mon destin sera doux ,
Si tu ressens le feu qui me dévore !
Mon cher Zamir , digne objet de mes vœux ,
Regarde-moi.. Tu détournes la vûe...
Tu ne dis rien... m'y ferais-je attendue !...
Pourquoi ces pleurs qui coulent de tes yeux ?

Z A M I R.

Ma chere Olympe , où suis-je ? justes cieux !
De cet aveu que mon ame est émue !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 31

O L Y M P E.

Qu'as-tu , Zamir ?

Z A M I R.

Je suis au désespoir.

O L Y M P E.

Vien vers Hormés.

Z A M I R.

Qui moi , voir ce barbare ?

O L Y M P E.

Lui ?

Z A M I R.

Tu sauras les maux qu'il nous prépare...
Je le déteste & ne veux plus le voir.

O L Y M P E.

Que t'a-t-il fait ?

Z A M I R.

Il m'ordonne le crime ;
Il veut m'ôter l'honneur , le premier bien ;
Me dépouiller d'un titre saint , sublime ,
Et me forcer à n'être plus Chrétien.

O L Y M P E.

Eh bien , Zamir , contente son envie.

Z A M I R.

La contenter ! que me propose-tu ?

Va, je consens que l'on m'ôte la vie,
Si jusques-là je manque de vertu.

O L Y M P E.

Si tu m'aimais...

Z A M I R.

Olympe, je t'adore.

Jamais mortel épris d'une beauté,
Ne l'aima plus, n'en fut plus enchanté :
Tu me chéris, je t'aime plus encore.
Oui, je voudrais au gré de mes désirs,
Te posséder, t'idolâtrer, te plaire ;
Dans tes faveurs mettre tous mes plaisirs,
Suivre les loix d'une épouse si chère.
Connais mon cœur, cesse de l'outrager :
Pour toi sa flamme est vive, ardente & pure,
Il te préfère à tout dans la nature,
Il est constant, il ne pourra changer.
Que n'ai-je hélas ! un sceptre, un diadème,
A joindre au cœur que je t'offre en ce jour,
Qui t'appartient par les droits de l'Amour !
Tu connaîtrais à quel excès je t'aime.
Quoiqu'il en soit, Olympe, n'attends pas,
Que je renonce à mon christianisme,
Pour embrasser l'absurde paganisme,
Qui de son ombre obscurcit ces climats.
Qui, moi, quitter la loi de mes ancêtres ?

Un

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 33

Un culte saint approuvé par mon cœur !
Je ne le puis ; ce crime fait horreur :
C'est le parti des lâches & des traîtres.
Quiconque manque à sa religion ,
De sa vertu donne un très-mauvais signe ;
Si je faisais cette bassesse insigne ,
Par intérêt ou par ambition :
Je ternirais ma réputation ,
Et d'être à toi je me rendrais indigne.

O L Y M P E.

Que me dis-tu ? quel préjugé fatal !
Je trouve un bien où tu crois voir un mal.
Changer de loix n'est point commettre un
crime :
Va , chaque loi , Zamir , a sa bonté ,
Il faut céder à la nécessité ,
Qui permet tout , qui rend tout légitime.
Crois que le Dieu de ce vaste Univers ,
Juge autrement que nous de nos hommages ,
Il reçoit tout de ses peuples divers ,
Suivant leurs loix, leurs mœurs & leurs usages.
De nos penchans ce respectable auteur ,
A projeté notre union future ;
Suivons en lui la loi de la nature ,
Qu'il a gravée au fond de notre cœur ;
A nos transports livrons-nous sans contrainte ,
Unissons-nous puisqu'il veut nous unir ;

E

Suis notre loi sans remords & sans crainte,
Le Dieu d'Olympe est le Dieu de Zamir.

Z A M I R.

Avec quel art, Olympe, & quelle adresse,
Fais-tu passer dans mon cœur incertain,
Le charme heureux, suborneur & divin,
De ta voix douce, aimable, enchanteresse ?
Qu'avec raison je craignais ma faiblesse,
Et le détail d'un si cher entretien !
Plus je t'entends : moins je me sens Chrétien ;
Comment sortir du danger qui me presse ?
Charmant objet, qui me séduis sans cesse,
Quel est ton art ? quel pouvoir est le tien ?
Ç'en est assez, tu me combats envain,
Je chéris trop la vertu qui me blesse.
N'abuses plus de ma vive tendresse ;
Songe aux devoirs de tout homme de bien,
Que sans l'honneur je compte tout pour rien,
Qu'il est affreux de faire une bassesse ;
Et que qui peut, en cas pareil au mien,
Trahir son Dieu : trahirait sa maîtresse.

O L Y M P E.

Trahir ton Dieu ! non, non : c'est un détour,
Ingrat, pour moi tu n'eus jamais d'amour.

Z A M I R.

Jamais d'amour ! ah ! pouvez-vous, cruelle,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 35

Douter ainsi de mes vifs sentimens ?

Mes pleurs, mon trouble & mes secrets tourmens ,

Disent assez que je vous suis fidelle.

O L Y M P E.

Tu m'es fidelle !

Z A M I R.

En pouvez-vous douter ?

Dite - moi donc ce qu'il faut que je fasse.

O L Y M P E.

Rien... Si le fort m'avait mise à ta place ,
Mon tendre amour aurait scû l'emporter ;
Pour t'obtenir & pour te mériter ,
J'aurais vaincu la crainte qui te glace.

Z A M I R.

Eh bien, Olympe... ô ciel!... je ne le puis :
Non : ma vertu résiste à l'artifice ;
Vous exigez un trop grand sacrifice ,
Mon ame en souffre & j'ignore où j'en suis...
Que de combats ! qu'un mot de votre pere ,
S'il le disait, pourrait nous rendre heureux !
Imputez tout à sa rigueur austere ,
Qui pour jamais m'éloigne de ces lieux.

O L Y M P E.

Tu veux me fuir ?

ZAMIR.

Oui, dès ce jour peut-être.

OLYMPÉ.

Non, tu n'es pas assez lâche, assez traître,
 Tu m'aimes trop, ton cœur ne peut changer,
 Tu me l'as dit....

*Firmin paraît chargé d'une cassette con-
 tenant la rançon de Zamir.*



SCENE III.

OLYMPE, ZAMIR, FIRMIN.

OLYMPE.

QUEL est cet étranger ?

ZAMIR.

Ciel ! c'est Firmin ! ami, que viens-tu faire ?
N'avances pas, je te dirai pourquoi.

OLYMPE.

Non, demeurez, expliquez ce mystère :
Que voulez-vous ?

ZAMIR.

Cher Firmin, garde-toi...

OLYMPE.

Cruel Zamir !

ZAMIR, *à part.*

Tout me devient contraire !

OLYMPE.

Ingrat Zamir ! tu te caches de moi ?
Au nom du Dieu dont tu chéris la loi,
Qu'à mon amour ta piété préfère :
Apprend-moi tout, calme mon juste effroi :
Sinon je vais en instruire mon pere.

Z A M I R.

Que craignez-vous ? d'où vous vient ce soupçon ?

C'est mon ami.

O L Y M P E.

D'où vient-il ?

Z A M I R.

De la France.

O L Y M P E.

Que te veut-il ?

Z A M I R.

Que dire ?... je balance...

O L Y M P E.

Qu'apporte-t'il en ces lieux ?

Z A M I R.

Ma rançon.

O L Y M P E, *tombant sur un sofa.*

Qu'ai-je entendu ! que je suis malheureuse !
C'en est donc fait ?

Z A M I R.

Olympe, vous pleurez !...
Plaignez plutôt ma destinée affreuse ;
Sechez vos pleurs, vous me désesperez.

O L Y M P E.

Zamir ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 39

Z A M I R.

Ma reine, idole de mon ame,
Ton désespoir me déchire le sein...

O L Y M P E.

Lâche, tai-toi, tu me parles envain,
Tu n'es qu'un traître, un parjure, un infâme;
Je t'abandonne à ton mauvais destin:
Tu n'a jamais sçu répondre à ma flamme.
Qui l'aurait cru?... c'est donc là cet amant,
Qui me parlait, m'aimait si tendrement,
Qui se disait si constant, si fidelle,
Qui préférerait Olympe à l'Univers,
Aurait voulu mourir cent fois pour elle,
Ne trouvait rien de si doux que ses fers?
Je l'adorais, hélas! sans défiance;
Je le croyais plein de sincérité:
Et dans l'instant de sa prospérité,
Quand tout lui rit contre son espérance,
Quand de lui seul dépend notre alliance:
De s'échapper il a l'indignité!
Fuis de ces lieux: évite ma présence;
Va, porte ailleurs ta fausse piété,
Ton inconstance & ta légereté:
Je te crois bien l'élève de la France.

Z A M I R.

Je suis coupable?... oui, vous avez raison;

Continuez d'éclater en injures ,
 De me placer au nombre des parjures ,
 De soupçonner mon cœur de trahison :
 Vous ne pouvez lire au fond de mon ame...
 Vous rougiriez d'avoir pu m'insulter ;
 Si la vertu peut rendre un homme infâme :
 Cette infâmie a de quoi me flatter.
 Allons, Firmin, sans tarder davantage,
 Voyons Hormés, & sortons d'esclavage.

O L Y M P E, *l'arrêtant.*

Zamir, ... arrête... & revien près de moi.
 Daigne excuser une amante éperdue
 Qui te chérit, que ton prompt départ tue,
 Qui désormais ne peut vivre sans toi.
 A tes genoux Olympe t'en convie...

Z A M I R.

Devant Zamir, Olympe s'humilie!...
 De cet excès mon cœur est consterné...
 Ma chere Olympe, oui, tout est pardonné...
 Que me veux-tu ? je suis prêt à t'entendre.

O L Y M P E.

M'aimes-tu bien ?

Z A M I R.

Ah Dieu ! plus que jamais...

O L Y M P E.

Si ton amour est vrai, sincere & tendre,
 Accorde

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 41

Accorde-moi le plus grand des bienfaits.

Z A M I R.

Parle.

O L Y M P E.

A demain remets , pour moi , ta fuite ;
En ce seul point contente mon desir :
Le feras-tu ? le promets-tu , Zamir ?

Z A M I R.

Oui , tu peux tout sur mon ame séduite.
J'en fais serment par l'amour , l'amitié...

O L Y M P E.

C'en est assez : je vais trouver mon pere ;
Il est sensible , à son cœur je suis chere ;
De mes tourmens Hormés aura pitié.
Pour le fléchir je ferai tout au monde ;
Si j'y parviens : je bénirai mon sort.
Adieu , Zamir , en ce dernier effort ,
Presse le ciel afin qu'il me seconde ;
Car s'il me laisse à ma douleur profonde ,
Si je te perds : mon choix sera la mort.

Elle sort.



S C E N E I V.

Z A M I R, F I R M I N.

Z A M I R.

Tu vois, Firmin, à quel excès elle aime :
Pleine d'attraits, de graces, de beauté,
D'esprit, d'amour, de sensibilité :
Digne d'un Roi digne d'un diadème :
Olympe en moi met son bonheur suprême :
Affreux devoir ! dont la sévérité,
Fait aujourd'hui son infélicité :
Que je te hais ! que j'en veux à moi-même !
Ah ! malheureux !...

F I R M I N.

Au comble du bonheur
Faut-il, hélas ! que vous soyiez à plaindre ?
Pourquoi pleurer & toujours vous contrain-
dre ;
Votre vertu ressemble à la fureur.
La loi que donne un préjugé trompeur,
Est fautive, absurde, & ne peut être à crain-
dre.
Méprisez-la, Zamir, osez l'enfreindre :
La paix viendra régner dans votre cœur.

Z A M I R.

Et les remords ?

F I R M I N.

Près de votre Maîtresse ,
Près d'un objet si cher & si charmant :
Vous pourront-ils tourmenter un moment ?

Z A M I R.

Ce que tu dis : je me le dis sans cesse ;
Le préjugé qui cause mon tourment ,
Peut-être , ami , tient trop de la faiblesse :
Pour l'affervir à ma vive tendresse ,
J'ai tenté tout infructueusement.
N'en parlons plus. Songeons à l'espérance
Qui me console & me flatte en ce jour ;
Jusqu'à demain restons dans ce séjour.
Le juste ciel propice à l'innocence ,
En accordant le devoir & l'amour ,
Couronnera peut-être ma constance.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORMÉS, OLYMPE.

H O R M É S.

N'EN parlons plus : telle est ma volonté.
C'en est assez , vous perdez votre peine ;
Je suis outré de sa témérité.
S'il ne renonce à sa loi pour la mienne ,
De l'épouser votre espérance est vaine :
C'est à ce prix qu'y consent ma bonté.

O L Y M P E.

Mon pere...

H O R M É S.

Eh quoi ! vous voulez que je cède
Au sentiment d'un captif orgueilleux ,
Qui vous séduit , vous charme & vous obsède ?
Il doit passer par tout ce que je veux.
Je suis son Maître , & si Zamir me brave ,
Après les biens , les dons que je lui fais :
Il me verra reprendre mes bienfaits ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 45

Et le traiter comme on fait un esclave.
Quand je fais tout pour adoucir son sort,
Le rendre heureux, même plus qu'il n'espere:
De son côté ne doit-il donc rien faire?
Ne doit-il pas seconder mon effort?
Dans son malheur je l'accepte pour gendre,
Je le préfère à nombre de rivaux,
Que je connais, qui sont tous mes égaux,
Qui tous pour vous sont pleins d'un amour
tendre :

Et cet ingrat, cet auteur de vos maux,
A mes desirs refuse de se rendre ?

O L Y M P E.

Un préjugé pour sa religion,
Fait qu'il ne peut sans crainte, sans scrupule...

H O R M E' S.

Tout préjugé marque une ame crédule,
Et je proscriis la superstition.

O L Y M P E.

Eh ! n'est-ce pas un préjugé semblable,
Qui vous engage à vouloir qu'un Chrétien,
En m'épousant quitte un culte divin,
Que dans son cœur il juge véritable:
Pour embrasser l'alcoran redoutable,
Qu'il trouve absurde & dont il ne croit rien ?

Non , ce n'est point un préjugé , ma fille :
C'est la prudence ainsi que la raison ,
C'est l'intérêt de toute ma maison ,
C'est ton bonheur , celui de ma famille.
Je n'entre point dans l'examen des loix ,
Que chaque peuple observe sur la terre ;
Je crois tout bon , utile , salutaire ,
Chacun peut vivre à son goût , à son choix ;
Tout encens pur plaît à l'Etre suprême ;
Cette licence est bonne en général :
Mais pour chez moi : j'y veux tout voir égal ,
Qu'on n'ait qu'un Dieu , que la loi soit la
même.

Je n'admets point plusieurs religions ;
Leur différence engendre des querelles ,
Et bien souvent des haines éternelles :
Fermions la porte à ces divisions.
Si Zamir t'aime , & veut être mon gendre :
A ma conduite il doit se conformer ;
Va , si vraiment l'ingrat sçavait aimer ,
A mes desirs tu le verrais se rendre.

O L Y M P E.

Ne doutez pas de son sincere amour :
Car dans son cœur Zamir m'aime & m'a-
dore.

H O R M E' S.

Je n'en crois rien : tout me prouve en ce jour
Que de le faire il est bien loin encore.
Va , je connais ces jeunes gens français ,
Qu'à Paris même on nomme Petits-Mâîtres,
Tous en amour sont des lâches , des traitres ,
Font des sermens qu'ils ne gardent jamais.
L'art de séduire est leur unique étude ,
Ils aiment tout , tout leur plaît un moment :
Mais leur ardeur qu'atiédit l'habitude ,
S'éteint bientôt faute de sentiment.
Pour eux l'Amour est un pur badinage ,
Hors l'inconstance ils n'ont point de plaisir ,
Dans nos sérails s'il leur fallait choisir :
Tu connaîtrais que leur cœur se partage.

O L Y M P E.

Que dites-vous ? mon pere , non Zamir
De ces forfaits ne peut être capable ;
Je le connais : son feu sera durable ,
Il m'aimera jusqu'au dernier soupir.
Croyez qu'il souffre & qu'il est bien à plaindre ,
De ne pouvoir profiter de vos dons ;
A ses transports , à ses soupirs profonds ,
Qui m'ont touchée , & que je voudrais pein-
dre ,
Qui sont réels , & qu'on ne sçaurait feindre :
J'ai vu de quoi dissiper vos soupçons.

Eh ! qui peut donc l'empêcher de répondre,
A mes bienfaits , à mon affection ?

Tout contre lui s'arme pour le confondre.

O L Y M P E.

Je vous l'ai dit : c'est sa religion.

H O R M E' S.

Je jurerais que c'est l'indifférence,
L'ingratitude & même le mépris.

Va , si de toi son cœur était épris :

Il oublierait & son culte & la France.

Mais c'est un fourbe , un traître, un imposteur,

Un hypocrite, un scélérat peut-être :

Qui cherche envain à me faire connaître

Mille vertus qu'il n'a pas dans le cœur.

Que de Chrétiens en telle conjoncture,

Profiteraient d'un destin aussi doux !...

O L Y M P E.

Si mon amant se rendait sans murmure :

Peut-être hélas ! le mépriseriez-vous.

H O R M E' S.

Moi ? son refus allume mon courroux.

O L Y M P E.

Il marque au moins une ame noble & pure.

Mon pere , au nom de la tendre amitié,

Que

Que vous avez pour une fille chère ;
En ma faveur devenez moins sévère ;
De mon état daignez prendre pitié.

H O R M E' S.

Non , je ne peux contenter votre envie,
Vous abusez de l'amour paternel.

O L Y M P E.

En me privant de ce cher criminel :
Otez-moi donc une odieuse vie.

H O R M E' S.

Non , vous vivrez pour un autre que lui :
Par un hymen qu'arrête ma justice ,
De cet ingrat je ferai le supplice ,
Et de mes fers je le charge aujourd'hui.

O L Y M P E.

Qu'entends-je ? ô ciel ! Dieu ! serait-il possible ?

Mon pere... non , vous ne le ferez pas :
A ma douleur je vous verrai sensible ,
Ou devant vous je me livre au trépas.
J'aime Zamir ; je n'en peux aimer d'autre :
Tout autre objet me serait odieux...

H O R M E' S.

Quelle fureur à mes yeux est la vôtre ?
Ignorez-vous qu'on fait ce que je veux ?

G

Oubliez-vous qui je suis ?

O L Y M P E .

Non, mon pere ;

Je m'égarais , excusez mon amour.

Votre rigueur , hélas ! le désespere ;

Que je prévois de malheurs en ce jour !

H O R M E' S .

Mettez en moi toute votre espérance.

Surtout cessez de jamais demander..

Je vois Zamir , le rebelle s'avance...

O L Y M P E .

Ciel !

H O R M E' S .

De quel front pourra-t-il m'aborder ?

Il est pensif ; mais sa fausse tristesse...

O L Y M P E .

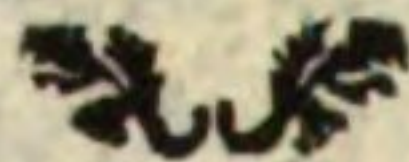
Mon pere , hélas ! traitez-le avec douceur.

H O R M E' S .

Ne craignez rien , il a trop de bonheur :

C'est votre amant, vous êtes sa maîtresse.

Que dira-t-il ?



S C E N E I I.

H O R M É S , O L Y M P E ,
Z A M I R .

Z A M I R , *à genoux.*

JE viens à vos genoux ,
Troublé, confus, vous demander, mon pere,
Quelle est pour moi, sur l'hymen le plus doux
Votre parole absolue & derniere ?
Persistez-vous à vouloir qu'un Chrétien,
Quitte à jamais un culte respectable?...

O L Y M P E , *aussi aux pieds d'Hormés.*

Rendez, mon pere, un Arrêt favorable...

H O R M É S , *à Zamir.*

Je t'ai tout dit, & je ne change rien :
Oui, je persiste.

O L Y M P E , *se relevant.*

O ciel !

Z A M I R , *se relevant aussi.*

Jour effroyable !

O L Y M P E .

Que devenir ?

Z A M I R.

Quel malheur est le mien ?

O L Y M P E.

J'en périrai...

Z A M I R , *tombant sur un sofa.*

Je perds le plus doux bien !...

Destin cruel !... de quoi suis-je coupable ?

H O R M E' S.

C'est sans raison que l'on impute au sort,
 Nombre de maux qu'on se fait à soi-même :
 La plainte alors est un affreux blasphème,
 Digne en effet de châtiment, de mort.

O L Y M P E.

C'est donc à moi, puisque tout m'aban-
 donne,

De t'implorer pour la dernière fois,
 Mon cher Zamir, sois sensible à ma voix,
 D'un faux amour mon pere te soupçonne ;
 Fais donc cesser ce soupçon qui t'étonne :
 En te rendant à ses vœux, à ses loix.

Z A M I R.

Peut-il douter de ma vive tendresse
 Pour un objet qui balance en mon cœur
 Mon Dieu, sa loi, mon devoir, mon hon-
 neur ?

Cruel Hormés, ce doute affreux me blesse.

Oui, j'aime Olympe, & l'ardeur de ce feu,
 Depuis trois ans m'agite & me dévore ;
 N'en doutez pas, croyez-en cet aveu
 Qu'à vos genoux j'en ai fait en ce lieu,
 Avec excès mon cœur séduit l'adore :
 Mais mon amour, pût-il s'accroître encore,
 Se soumettra toujours aux loix d'un Dieu,
 Qu'à tous égards je préfère & j'honore.
 Ce Dieu puissant, qui m'inspire aujourd'hui,
 Me permet bien d'aimer la créature,
 De la chérir sans bornes, sans mesure,
 Par-dessus tout : mais toujours moins que lui.
 Telle est sa loi dans ces lieux inconnue ;
 Le sage Hormés ne peut la condamner,
 Et si son ame était moins prévenue,
 Il rougirait d'oser m'en détourner.

H O R M E' S.

Obéis-moi, Zamir, je t'en convie ;
 Je suis jaloux d'une soumission.

O L Y M P E.

Allons, Zamir, songe à notre union,
 Et qu'il s'agit du bonheur de la vie.

Z A M I R.

Non, non : ma loi veut qu'on se sacrifie ;
 Je rougirais d'une telle action,
 De trop de honte elle serait suivie ;

Je hais le crime autant que l'infâmie.
 Hormés m'en fait la proposition ,
 Pour éprouver , bien moins ma passion :
 Que la vertu dont je me glorifie ,
 Et qui fera ma consolation.

H O R M E' S.

Fuis de mes yeux , va , rentre en esclavage.
 Je t'abandonne à mon juste courroux ;
 Sors monstre , ingrat...

O L Y M P E.

Mon pere , épargnez-nous...

Z A M I R.

Le ciel peut-il me punir d'avantage ?

H O R M E' S.

Sors.

Z A M I R.

Puisqu'ainsi vous voulez me traiter :
 Souffrez , Hormés , que Zamir se rachette ,
 Brise à jamais des chaînes qu'il regrette ,
 Quitte ces lieux qu'il voudrait habiter.

O L Y M P E.

Ciel !...

H O R M E' S.

J'y consens , mais de ta délivrance
 Quel est le prix ?

Z A M I R.

Il vous sera connu.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 55

Que voulez-vous ? Firmin est revenu,
Son prompt retour prévient votre vengeance.

H O R M E' S.

Où donc est-il ?

O L Y M P E.

Je suis au désespoir...

Z A M I R, *va au fond du théâtre.*

Entre, Firmin, on demande à te voir.

*Firmin paraît avec la cassette qui renferme
la rançon de Zamir.*



S C E N E I I I.

HORMÉS, OLYMPE, ZAMIR,
FIRMIN.

ZAMIR.

Vous le voyez chargé de mes richesses,
De ma fortune, enfin de tout mon bien :
Disposez-en, reprenez vos largeesses ;
Parlez, Hormés, combien voulez-vous ?

HORMÉS.

Rien.

Je t'affranchis, Zamir, je te délivre ;
Remporte tout ; Hormés est généreux ;
Puisse le ciel ailleurs te faire vivre,
Comme chez moi, content, tranquille, heureux.

Peut-être un jour tu connaîtras ta faute.

OLYMPE, *tombant sur un sofa.*

Je me meurs...

HORMÉS.

Vois à quel horrible état,
Cruel Zamir, ton ame ingratte & haute,
Réduit ma fille!...

ZAMIR

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 57

Z A M I R *désespéré.*

Oui, je suis un ingrat.
Il m'est affreux, Hormés de vous déplaire,
De la quitter, & de vous refuser :
Mais il le faut ; rien ne peut m'abuser ;
Votre rigueur me contraint à le faire.

H O R M É S, *cachant ses larmes.*

Adieu ; pars donc.

Z A M I R.

Ah ! quel moment fatal !
Ciel ! d'avec qui mon devoir me sépare ?
D'un bienfaiteur , de l'ami le plus rare...
Et d'un objet qui n'eut jamais d'égal.
Puisse, hélas ! mes soupirs & mes larmes ,
Vous témoigner l'excès de ma douleur :
Quand , malgré moi , je quitte un bienfai-
teur...
Une maîtresse... un objet plein de charmes.
Olympe... Hormés... adieu donc... pour ja-
mais...
Affreux départ !... désunion cruelle !...
Jamais Zamir n'oubliera vos bienfaits...
Et chez les morts il descendra fidelle.
Adieu... partons.

*Zamir & Firmin s'en vont lentement ; pendant
qu'ils marchent , Hormés attendri , ému ,*

H

*& content d'avoir éprouvé les vertus de
Zamir, dit ce qui suit :*

HORME' S.

Non, je n'y peux tenir..

OLYMPE, *tirant un poignard & prête à
s'en percer le sein.*

Zamir, tu pars: & moi, je vais mourir.



S C E N E I V.

HORMÉS, OLYMPE.

H O R M É S, *arrétant sa fille.*

OLYMPE, arrête : ô ciel ! que veux-tu faire ?

O L Y M P E.

Mourir.

H O R M E' S.

Ma fille, arrête un seul moment ,
Tu vas revoir ton vertueux amant ,
Je cours à lui , je vais te satisfaire.
Que de vertus !

O L Y M P E.

Quel heureux changement !

H O R M E' S, *au fond du théâtre.*

Revien , Zamir , vien embrasser ton pere.

O L Y M P E.

Qu'entends-je , hélas ! ô fortuné retour !
Mon pere enfin se rend à mon amour.



SCENE V. & dernière.

HORMÉS, OLYMPE, ZAMIR,
FIRMIN

ZAMIR,

Est-il bien vrai, qu'à mes desirs propice,
Sensible Hormés, vous daigniez approuver...

HORMÉS.

A tes vertus je veux rendre justice,
Je les connais, je les viens d'éprouver.

ZAMIR,

Ma chere Olympe, Hormés, quelle est ma
joie !...

OLYMPE,

Zamir, mon pere...

HORMÉS.

Embrassez-moi tous deux,
Enfans chéris, je vais combler vos vœux,
A vos chagrins ne soyez plus en proie.
Pardonne-moi de t'avoir combattu,
Zamir, ton zele est à mes yeux louable ;

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 61

Je me suis fait cet effort incroyable :
Pour mieux connaître & priser ta vertu.
Je voulais lire au fond de ta belle ame :
Que de noblesse ô ciel ! tu m'as fait voir !
Tu perdais tout, tu te rendais infâme :
Si ton amour eut vaincu ton devoir.
Reste Chrétien ; sois l'époux de ma fille ;
Elle t'adore : oui, crois-en ce poignard ,
Qui la perçant aussitôt ton départ ,
M'allait priver de toute ma famille.
Ne doutez plus de vos vifs sentimens ,
J'ai mis vos cœurs à la plus rude épreuve ;
Que vos transports vous en servent de preuve ,
Soyez époux, sans cesser d'être amans.
Commencez donc mon bonheur par le vôtre,
Joignez vos mains : allons, qu'en ce grand
jour,
Qu'en ma maison regne à jamais l'amour :
Vous êtes nés , mes enfans, l'un pour l'autre.

Z A M I R.

Avec plaisir j'accepte vos bienfaits ;
D'un orphelin foyez le tendre pere ;
Pour vous servir je renonce aux Français :
En est-il un de votre caractère ?
Reçois ma foi, digne objet de mes vœux ,
De mon amour, de ma vive tendresse ;

Sois à jamais ma Reine & ma maîtresse :
Que sous tes loix mes jours vont être heureux !

OL Y M P E.

Zamir, je cede au transport qui t'anime ;
Oui, j'y réponds, je bénis mon destin ;
Sois mon époux, je peux t'aimer sans crime,
Puisque mon pere a pu t'offrir ma main.
D'un tel hymen que mon ame est contente !
Je n'ai plus rien à craindre, à souhaiter :
J'ai le seul bien qui puisse me flatter,
Et ma fortune égale mon attente.

Z A M I R.

Que cet aveu m'est sensible & flatteur !
Olympe, Hormés, & vous, ami fidèle,
Dont ma fortune a trompé le vrai zele,
Prenez tous part à mon parfait bonheur.
Firmin, pour prix de tes rares services,
Reçois tout l'or que tu m'as apporté :
Puissent ces biens te mettre en sûreté,
Contre le sort, ses revers, ses caprices.

F I R M I N.

De ce bienfait Firmin est peu jaloux,
Si de ces lieux on veut qu'il se retire :
L'unique bien qu'il cherche & qu'il désire :
C'est de rester, Zamir, auprès de vous.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 63

H O R M E' S.

Soyez content, digne ami de mon gendre;
Que ma maison soit la vôtre à jamais.

F I R M I N.

Combien, Hormés, j'ai de graces à rendre...

H O R M E' S.

Vous méritez bien plus que je ne fais.
L'heureux Zamir me passe en grandeur d'ame;
Pour l'imiter : je permets que soudain
Dans mon sérail vous choisissiez, Firmin,
Tel jeune objet que vous voudrez pour
femme.

F I R M I N.

A vos genoux je tombe confondu,
Car je ne peux en dire davantage...
Recevez donc ce faible témoignage,
D'un cœur trop plein de ce qui vous est dû.

H O R M E' S.

C'en est assez : mes enfans, plus d'allarmes,
De soins, de maux, de soupirs, de regrets;
Oubliez tous vos malheurs, & vos larmes,
De votre hymen commençons les apprêts.
Tout ce qu'ici captive ma puissance,
Va seconder mon juste empressement :

Plus de délais, plus de retardement,
 Accélérons cette auguste alliance;
 Il est trop juste, il m'est trop doux d'unir
 L'amour d'Olympe aux vertus de Zamir.

Fin du troisieme & dernier Acte.



EXAMEN

EXAMEN

DE ZAMIR.

POUR bien juger une piece de Théâtre, il faut d'abord s'attacher aux principes que Boileau a enseignés dans son art poétique, & voir s'ils ont été littéralement & ponctuellement suivis, les voici en deux vers :

Qu'en un lieu, qu'en un tems, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.

Quant au lieu, la scene de ma piece se passe toujours dans le même : c'est le salon d'Hormés, on n'en sort pas, tout y arrive, c'est le seul lieu où j'ai fait naître, croître & terminer l'action. Pour ce qui est du tems, c'est vingt quatre heures, ou moins qu'il faut ; ma piece se trouve encore conforme en ce point aux regles, elle commence le matin & finit avant la nuit, ainsi l'unité de tems est observée. Relativement au fait, il n'y en a qu'un seul : c'est l'amour mutuel de Zamir & d'Olympe, c'est leur mariage. Voilà la base, l'objet & le but de la piece.

En second lieu, il faut examiner les différens caracteres des personnages, s'ils sont justes, naturels & également soutenus ; voyons si j'ai observé cette regle : 1°. Hormés est un vieillard sensible, compâssant, généreux,

vertueux ; il aime tendrement sa fille , & chérit paternellement Zamir son esclave. Voilà quel doit être partout son caractère. 2°. Olympe est jeune , belle , douce , spirituelle , amoureuse , sensible , mais sage & pleine de vertus , également attachée à son pere & à Zamir. Telle doit être toujours & partout la jeune Olympe. 3°. Zamir est aimable , vif , amoureux à l'excès , religieux , vertueux par inclination , il est également sensible aux bienfaits d'Hormés & à la tendresse d'Olympe , tel doit être partout son caractère. 4°. Firmin dit peu de chose dans la piece , mais il est censé , & doit avoir pour vertus la bonté du cœur , la droiture , l'attachement & la fidélité envers son Maître , c'est un honnête homme , il doit partout se montrer tel , comme ayant toujours vécu avec Zamir , dont il n'a reçu que de bons exemples.

En troisième lieu , quand on a distingué les différens caractères des Interlocuteurs d'une piece , & jugé ce qu'ils doivent être , il faut les suivre à la piste le long du poëme , & examiner si l'Auteur les a toujours soutenus également , & n'a point altéré les traits auxquels on doit les reconnaître , cet examen entraîne nécessairement après soi celui de la conduite de la piece , & par-là on peut juger si une piece est bonne & bien faite.

L'avant-Scene de ma Tragédie suppose plusieurs faits qui sont développés dans le premier acte : Zamir est un jeune homme français de naissance & de qualité.

ACTE I. SCENE IV.

Zamir n'est point un coupable, un infâme :
Il est d'un sang noble chez les Français.

Voyageant sur mer avec son valet Firmin ,
il a été pris avec lui par un Corsaire.

ACTE I. SCENE I.

Triste jouet d'un destin rigoureux ,
Par lui livré dans les mains d'un Corsaire.

ACTE I. SCENE IV.

Rappelez-vous ce Firmin, ce Français,
Qui sur les mers fut esclave à ma suite.

Ce Corsaire les a vendus tous deux à Hormés qui les a traité d'abord comme des esclaves, mais qui reconnaissant dans Zamir une belle éducation, des mœurs pures, une ame noble & sensible s'est attaché à lui :

ACTE I. SCENE I.

A votre pere heureusement vendu.
Quoique Chrétien, quoiqu'esclave & Français,
Par ma conduite & mon obéissance,
J'ai sçu gagner son cœur, sa confiance.

Zamir, pour premier bienfait, a obtenu d'Hormés la liberté de Firmin, & comme alors il ne prévoyait pas à quel excès il serait aimé de son Maître & d'Olympe, il l'a envoyé à Paris chercher sa rançon :

ACTE I. SCENE IV.

A ma priere il eut sa liberté.

Comme en ces lieux on la vend, on l'achette ;
 Firmin sorti de la captivité ,
 Me fit serment par sa fidélité ,
 De m'apporter une rançon complete.

Pendant trois ans qui se sont écoulés depuis le départ de Firmin , Zamir a été de plus en plus l'objet de l'affection & de la générosité d'Hormés , il l'a traité en ami , & même en fils :

ACTE I. SCENE I.

Vous connaissez l'excès de sa tendresse ,
 Elle m'élève au rang de ses amis ,
 On en a moins pour un précieux fils ;
 Le sage Hormés , contre l'austere usage ,
 Me prévenant sur tout ce qui m'est doux ,
 De vous parler m'accorde l'avantage.

Cette liaison , familiarisant Zamir avec Olympe , a fait naître insensiblement dans leurs cœurs l'amour dont ils brulent tous deux secrètement.

ACTE I. SCENE I.

Depuis trois ans cette ardeur me dévore.

ACTE I. SCENE III.

Depuis long-tems il m'adore , je l'aime.

Mais jamais cet amour n'a éclaté de part ni d'autre. Du côté d'Olympe , dans la crainte de déplaire à son pere , dont elle ignorait le dessein ; & du côté de Zamir , dans la crainte d'offenser son Maître , & de se rendre par-là ingrat envers lui ,

ACTE I. SCENE I.

Tant de bienfaits exigent du retour.

Pour être ingrat il faut bien moins d'un jour ;

Un seul instant , une simple pensée ,

Un fol espoir , un desir naturel ,

Rendent souvent le cœur bien criminel ,

L'esprit méchant , & l'ame déplacée.

Cette crainte réciproque est fondée , comme on voit , sur une foule de vertus telles que l'amour paternel , l'amour du devoir , la reconnaissance , la retenue , & la modestie.

Au bout de trois ans Zamir reçoit une lettre de Firmin qui lui apprend son retour , & l'aport de sa rançon , Zamir cache avec soin cette lettre , & est intimement fâché de ce retour , parce qu'il adore Olympe & est chéri d'Hormés :

ACTE I. SCENE IV.

Ne recevant ni rançon , ni nouvelle ,

Je l'accusais déjà d'être infidelle ,

Mais j'avais tort : il vient dans ce pays ,

Firmin revient pour me tenir parole ,

Me rendre libre , & remplir ses sermens ,

. . . . Qui te l'a dit ?... sa lettre.

Tenez , lisez cet écrit trop certain ,

Depuis un mois je le garde en mon sein.

Voilà ce qui rend Zamir triste , rêveur , mélancolique , il ne sçait comment apprendre son départ , soit à l'objet qu'il aime , & dont il ne peut pas assurer qu'il est aimé , soit

à Hormés qu'il regarde comme son pere, & dont il ignore le dessein de lui donner sa fille en mariage. C'est en cet état que la scene s'ouvre, que la piece commence, & que Zamir & Olympe entrent dans le salon.

Zamir pressé par Olympe de déclarer la cause de sa tristesse, dissimule tant qu'il peut, fait éclatter sa reconnaissance envers Hormés, & sa crainte d'être ingrat, en prétendant à Olympe. Il lui déclare son feu, depuis quel tems il l'aime, mais que pour ne pas être ingrat, il faut qu'il quitte Hormés. Olympe surprise d'être aimée de celui qu'elle adore, & étonnée de ce départ, rougit, soupire, tombe en défaillance, & fait connaître modestement à Zamir qu'elle l'aime. Lui, qui d'après cet aveu indirect ne peut douter du cœur de sa maîtresse, lui fait comprendre les suites funestes de cet amour s'il est jamais connu d'Hormés; il l'engage à l'étouffer, & sa modestie, sa retenue, & sa vertu pure éclatent dans les dernières paroles qu'il lui dit.

Olympe seule abandonnée à elle-même, soupire de ce qu'elle vient d'entendre, satisfaite de l'amour de Zamir, & désespérée de son départ prochain, elle se livre aux plus tendres sentimens, elle avoue son amour, elle se peint la vertu de Zamir, projette en hésitant de le demander pour époux à son pere, elle s'attache aux avantages de son union avec Zamir, elle pleure amèrement son absence prochaine. Certainement quelques fortes que puissent être les expressions

d'Olympe dans ce monologue , elles ne sont point déplacées , puisqu'elle est seule , & que toute personne seule , agitée par la crainte & par l'amour , est libre de dire tout ce qu'elle veut.

Hormés sur ces entrefaites arrive le salon , surpris du désordre & de l'agitation de sa fille , il lui en demande la cause avec amitié. Elle lui déclare que son mal est l'amour. Hormés reçoit cet aveu en homme censé , & raisonnable , il ne veut pas empêcher sa fille d'aimer , il sent qu'il serait ridicule de le faire ; mais en même-tems qu'il approuve la passion de sa fille en pere tendre , il lui fait entrevoir en ami prudent , le danger qu'il y a de se livrer aveuglement à l'amour ; il lui demande quelle est son amant. Olympe sincère , pleine de respect & d'obéissance pour son pere , cependant craintive de l'offenser par le choix de son cœur , le lui fait connaître indirectement ; Hormés qui destine secrètement Zamir à sa fille depuis long-temps , est charmé de reconnaître Zamir dans ce portrait , il le nomme , Olympe en convient , il approuve sa flamme , lui promet cet époux ; Olympe est transportée de joie , mais déclare que Zamir veut la quitter.

Son pere qui ignore le retour prochain de Firmin , & la lettre que Zamir a reçue de lui console sa fille , en lui disant que Zamir ne peut fuir , qu'il est en sa puissance , & qu'il n'a pas le moyen de se racheter ; Zamir qui n'a point encore salué Hormés de la mati-

née , ce que je suppose , avec justice , qu'il fait tous les jours , arrive dans le salon , Hormés touché de ce que sa fille lui a dit à son sujet la fait sortir ; & ne donnant pas le temps à Zamir de parler , l'interroge sur son départ , & s'en plaint , en lui faisant voir qu'il y a de l'ingratitude à le quitter ainsi.

Zamir qui craint avec raison de paraître ingrat , déclare à Hormés qu'il ne veut pas fuir , mais se racheter. Il lui apprend que Firmin revient à Andrinople à cet effet. Qu'il a reçu il y a un mois une lettre de lui. Il la communique à Hormés. Celui-ci touché de la fidélité de Firmin , l'admire , consent à tout extérieurement , & comme par l'entretien qu'il a eu avec sa fille , il sçait que Zamir ne fuit que dans le désespoir d'épouser Olympe , & d'offenser Hormés en aimant sa fille : ce dernier pour éprouver Zamir dans ce moment lui fait part de ses desseins sur lui , il lui déclare qu'il était sur le point de lui offrir sa fille , & ses biens , mais qu'il n'y faut plus penser puisqu'il part.

A cette nouvelle Zamir pâlit , est désespéré , soupire , &c. Hormés qui reconnaît à ces traits la pureté de l'amour de Zamir pour Olympe , lui pardonne son défaut de franchise , & touché des souffrances de son cœur , & de la droiture de ses sentimens , il lui offre sa fille , & l'engage à rester chez lui. Zamir qui croit être à la fin de ses peines se jette aux pieds d'Hormés , lui demande pardon , accepte ses bienfaits , & lui jure de mourir

mourir dans ses fers. Tout serait fini , sans doute , si Hormés , pour éprouver l'amour & la vertu de Zamir ne lui imposait pas la loi d'abjurer le christianisme , & d'embrasser l'Alcoran. Zamir est surpris de la proposition , il se tait dans l'extase où il est , & Hormés le laisse y réfléchir.

L'Acte finit par un monologue , où Zamir indécis , plein d'amour pour Olympe , plein de zèle & d'attachement pour sa religion , considérant les suites de ce qu'il doit faire , fait éclater sa vertu toute entière , & comme il fort troublé , désespéré , & sans avoir rien résolu , il laisse le spectateur dans l'attente de son choix , & par conséquent dans le désir de voir le second Acte. Voilà qui me semble jusqu'ici clair , naturel , vraisemblable , & bien suivi.

Firmin que Zamir attendait depuis un mois arrive à Andrinople , & n'a rien de plus pressé que d'aller chez Hormés trouver Zamir , ils se rencontrent , Zamir conduit Firmin dans le salon pour parler plus librement ; & c'est là qu'il le traite en ami fidèle , qu'il fait éclater sa reconnoissance , qu'il lui demande ce qui s'est passé dans la maison de son pere depuis sa captivité , Firmin lui apprend la mort de ce pere , Zamir le pleure , en fait le portrait , & s'acquitte pleinement d'un devoir aussi juste & aussi naturel.

On trouvera peut-être deux défauts là dedans : le premier , que Zamir traite Firmin en égal , & en ami : le second , que j'aye in-

introduit l'épisode de la mort du pere de Zamir. Cela peut-être, mais moi je n'y trouve rien de cela. Le service que Firmin a rendu à Zamir prouve sa fidélité, sa générosité, sa noblesse d'ame peu communes dans des Valets; & cela suffit pour que Zamir, qui n'a dans la Ville d'Andrinople d'ami, & de compatriote que Firmin, le traite comme il fait; d'ailleurs on ne doit pas perdre de vue que Zamir est vertueux, tendre, sensible & généreux.

Quant à l'épisode, elle est très-utile. 1°. Elle tend à rendre Hormés plus cher que jamais à Zamir, ce dernier n'ayant plus de pere qu'Hormés, doit par cette raison se le conserver, & ce motif de conservation qu'il rejette pour suivre son devoir, fait mieux éclater sa vertu. 2°. Zamir ayant perdu son pere, le partage des biens communs étant fait avec ses freres & sœur; Firmin lui ayant apporté son lot, il n'a plus d'intérêt à retourner en France, c'est une raison de plus pour lui de s'attacher à la maison d'Hormés; il n'aurait pas été décent à un jeune homme Chrétien, aussi vertueux que Zamir, de se marier dans un pays étranger avec une fille musulmane du vivant de son pere, & sans son consentement, au lieu que la mort de ce pere rend tout permis. Tout m'a donc dû déterminer à introduire l'épisode qu'on regardera peut-être comme un défaut.

Zamir apprend à Firmin son amour pour Olympe, les bienfaits d'Hormés envers lui, &

sa proposition d'abjurer la Religion Chrétienne, il lui déclare, que quoiqu'il adore Olympe, & chérisse Hormés, il va les quitter plutôt que de renoncer à la loi de ses peres. Il l'envoie au port chercher sa rançon, ce que Firmin exécute.

Olympe qui a appris de son pere que Zamir doit rester, & a consenti au mariage projeté, vient pleine de joie trouver son amant; c'est dans cette scène que j'ai tâché de peindre mieux que par-tout la vertu de ce jeune homme, l'aveu d'Olympe l'émeut, le trouble, le désespère, l'emporte contre Hormés, dont la proposition lui répugne. Il apprend à Olympe ce que son pere exige de lui, elle le presse d'obéir, il refuse, chacun donne ses raisons, on se prend par l'amour, on se soupçonne, on s'aigrit, tout cela est sans doute dans la nature.

Firmin revenu du port, apporte à Zamir, en présence d'Olympe, la rançon promise, elle qui ne connaît pas Firmin, demande quel est cet étranger; l'embarras de Zamir dans cette conjoncture est très-grand. Il veut empêcher Firmin d'avancer, & de parler, Olympe interroge, presse, veut tout sçavoir, Zamir est obligé d'avouer que c'est sa rançon qu'on apporte. C'est-là qu'Olympe troublée, & désespérée, tombe en faiblesse, son état fait souffrir Zamir, il se met à genoux devant elle, cherche à la consoler, elle n'écoute plus rien que sa douleur & son désespoir, elle le traite d'ingrat, de parjure, d'in-

fidele , tout cela est naturel : Zamir de son côté qui ne peut persuader à Olympe qu'il a raison de tenir la conduite dont elle se plaint , se met en devoir d'aller se racheter à Hormés. Olympe qui craint son départ l'arrête , se jette à ses pieds , le conjure de rester jusqu'au lendemain ; Zamir touché & attendri la relève , lui promet tout , & elle , quoiqu'en désordre sort pour fléchir son pere , s'il est possible , & pour lui faire révoquer un ordre qui cause son malheur.

Zamir prend Firmin à témoin de l'amour de sa maîtresse , il est si touché de ce qu'elle veut faire pour lui , qu'il se résout à attendre l'effet de ses prières , & à mettre toute son espérance dans l'équité du Ciel. Tel est le second Acte , on ne peut nier qu'il y ait beaucoup de vivacité , d'intérêt , & de chaleur dans toutes les Scènes qui le composent. Rien n'est si naturel que tout ce qui s'y passe. Et le spectateur a encore l'avantage de voir l'intérêt qu'il prend à ces deux amans , suspendu , prolongé , & dépendant d'un troisième acte qui doit mettre un terme à sa curiosité.

Il est à présumer qu'Olympe en quittant Zamir a été trouver son pere pour exécuter son projet de le fléchir : il est aussi naturel de croire qu'Hormés qui veut éprouver la vertu de Zamir entièrement , ne doit pas se laisser gagner par sa fille , il doit feindre au contraire d'être courroucé du refus de Zamir de se conformer à sa volonté , aussi quittant

l'appartement où Olympe est censée l'avoir imploré, revient-t-il dans le salon comme fâché ; mais sa fille le suit , le presse , lui dit les raisons de Zamir , Hormés les écarte , en oppose d'autres , éprouve sa fille de toutes façons , soit en blâmant la superstition de Zamir , soit en le soupçonnant d'un faux amour , soit en le traitant de léger , de volage , d'imposteur , d'ingrat , d'hypocrite , &c. soit en menaçant Olympe de lui donner un autre époux que Zamir , soit en jurant de charger ce dernier de ses fers , & de le traiter comme un esclave qu'il est.

Tant de menaces irritent Olympe , elle excuse Zamir de son mieux , elle jure de se tuer si son pere est inexorable. Dans le désespoir cette expression est pardonnable , mais un mot d'Hormés suffit pour faire rentrer Olympe dans les bornes du respect , de la modestie & du devoir. Zamir impatient de sçavoir le succès de sa maîtresse , vient seul se joindre à elle pour fléchir Hormés , tous deux sont à ses genoux , il persiste , leur douleur mutuelle éclate ; nouveaux combats d'amour & de devoir dans Zamir , il persiste dans son refus , Hormés le chasse du salon , le renvoie en esclavage ; car il ignore le retour de Firmin que sa fille a eu intérêt de lui cacher. Aussitôt Zamir offre de se racheter , Olympe est au désespoir , Hormés est surpris de la proposition , il l'accepte , mais demande un prix à Zamir , alors ce dernier fait entrer Firmin dans le salon , Zamir demande

à Hormés ce qu'il veut ; celui-ci touché de la fermeté de Zamir , lui répond généreusement : rien. Il l'affranchit gratuitement , & fait des vœux pour sa prospérité ailleurs que chez lui ; Olympe prête à perdre son amant tombe évanouie , nouveau sujet de sensibilité & de compassion pour Hormés , qui reproche à Zamir l'état de sa fille , Zamir la plaint , il s'excuse sur son devoir , & sur l'injustice de la proposition d'Hormés. Ce dernier le renvoye , Zamir les larmes aux yeux , l'ame & le cœur sur les lèvres , fait les adieux les plus tendres à Hormés & à Olympe , & part désespéré , sacrifiant son amour à son devoir.

Dans l'instant , Hormés touché de tant de vertus convient dans un *à parté*, qu'il n'y peut tenir. Et comment y tendrait-il davantage ? puisque dans le même moment où Zamir & Firmin sortent , Olympe tire un poignard & veut s'en percer. C'est alors qu'Hormés parfaitement convaincu de la vertu , & de la tendresse réciproques de ces deux amans , arrête sa fille , rappelle Zamir , & comble leurs vœux en les unissant , & en consentant que Zamir reste chrétien. Il lui avoue qu'il a voulu l'éprouver , & qu'il se ferait deshonoré à jamais , s'il avait tenu une autre conduite & quitté sa religion pour épouser l'objet de sa flamme.

Aussi-tôt la vertu est récompensée dans les quatre Acteurs : Hormés l'est par la satisfaction qu'il a d'un mariage aussi illustre & bien assorti , & par la connaissance qu'il a des

vertus éprouvées de ses enfans. Olympe l'est par le don que son pere lui fait de son amant, & par l'estime qu'il a pour elle. Zamir l'est par son union avec Olympe, par le don qu'Hormés lui fait de tous ses biens, & par l'estime générale qu'il a gagnée de tous ceux qui le connaissent. Enfin Firmin l'est par le don que Zamir lui fait de l'argent qu'il a apporté de France, par l'amitié qu'Hormés lui offre, par le don d'une femme qu'il veut lui faire, & par l'égalité qui lui est offerte avec ses anciens Maîtres. Ce dénouement doit faire plaisir à tout le monde, il doit toucher tous les cœurs.

On se plaindra peut-être de ce qu'Hormés, qui veut éprouver Zamir & Olympe, n'en avertit personne, & qu'on croirait qu'il agit sérieusement, mais à cela je réponds, 1°. qu'Hormés agit sérieusement, parce que si Zamir ou Olympe manquaient d'amour ou de vertu, il les mépriserait & les punirait. 2°. Il a intérêt d'éprouver surtout Zamir qui est un inconnu, un étranger & d'une religion différente avant de lui donner sa fille en mariage. 3°. Hormés n'est pas obligé de prévenir sur son dessein, c'est un projet secret qu'il ne doit déclarer qu'après l'événement de l'épreuve. 4°. Si Hormés, au commencement de la piece, prévenait de son intention, le spectateur serait moins touché, parce que connaissant Zamir il serait sûr d'un événement qu'il doit ignorer, au lieu qu'étant suspendu & incertain, il aspire toujours à un

dénouement heureux pour ceux qui l'intéressent.

Le poignard pourra paraître dans Olympe un acte de violence contre son caractère, mais cet effet est encore naturel : le désespoir porte les hommes à tout excès, surtout l'amour désespéré ; d'ailleurs Olympe dans plusieurs circonstances a prévenu qu'elle était capable de se tuer. En Turquie le suicide pour amour est très-commun ; & quand tout cela ne serait pas, personne n'ignore, *furens quid femina possit ?* quelque douce & vertueuse qu'elle soit en tout autre tems, l'amour excessif est une fureur, toute fureur est aveugle. Combien d'exemples n'avons-nous pas sur la scène française de ces sortes de suicides ; enfin je crois que ce poignard produit un effet bien touchant, soit dans les mains d'Olympe qui veut se tuer, soit dans celles d'Hormés qui le lui arrache, soit parce qu'étant représenté à Zamir revenu dans le salon : il lui sert de preuve non équivoque de l'amour que sa Maîtresse a pour lui.

Reste à parler du style & des pensées de ma pièce, car c'est l'ornement & le soutien d'un poème ; quant au style je renvoie à ce que j'ai dit dans mon discours sur la Tragédie bourgeoise en tête de cet ouvrage. Pour les pensées il peut y en avoir de fausses, de superflues & d'obmises ; c'est au public à juger de cela & à moi de me taire. J'observerai cependant que dans une pièce un Auteur ne doit pas dire ce qu'il pense en son particulier,

lier, mais faire penser ses personnages de la maniere qu'ils le doivent, eu égard aux circonstances, à leur situation, à leur état & à leur condition; ils doivent penser comme tout homme penserait à leur place.

Je finirai cet examen par trois réflexions: La premiere est que le sujet que j'ai traité est nouveau & assez bien choisi, puisse le public le trouver conduit de même. La seconde est que pour que cette pièce eut tout l'éclat dont elle est susceptible: il faudrait que Mademoiselle Clairon, & Messieurs Brizard, Lekain & Dubois la jouassent ensemble; la troisieme est que cette piece est assez douce & assez tendre pour plaire au beau sexe, & l'intéresser; enfin que par la morale qu'elle renferme, elle peut être lue, jouée & vue sans danger, par tout le monde, de tout sexe & de tout âge.

F I N.

Randon de Boisset, ...

Zamir tragédie

S.l. 1761

P.o.gall. 1720#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096124-9

VD18 14775328-001